

AU-DELÀ DE L'ILLUSION
Tome 3 - L'échelle d'Amon-Kardashev

Denis Grienenberger

Éditions ThoT
Thriller

Prologue

Paris

Lundi 2 février 2009, midi

La violente déflagration fit imploser toutes les vitres du quartier, criblant d'éclats de verre la chair de dizaines de passants et de clients des boutiques de la rue du 29 juillet. La détonation fut suivie de quelques secondes d'un lourd silence, uniquement brisé par les alarmes de voitures. Les cris des victimes prenant connaissance de leurs blessures et des dégâts se joignirent aux pleurs et gémissements des nombreuses silhouettes hagardes qui erraient, désorientées, dans la fumée et la poussière de l'explosion.

Quelques minutes plus tard, les sirènes des pompiers et du SAMU furent le point d'orgue de cette cacophonie.

L'appartement du 5^e et dernier étage de la rue des Tourons, qui donne sur le jardin des Tuileries de Paris, occupé quelques mois par an par Christian Jacq, quand il n'habitait pas à Coligny, en Suisse, dans la banlieue genevoise, venait de voler en éclats. La puissante explosion avait endommagé plusieurs étages de l'immeuble. Les pompiers arrivés rapidement sur les lieux avaient immédiatement déployé la grande échelle pour tenter de limiter l'embrasement au seul appartement du dernier étage de ce petit immeuble cossu. Les puissantes lances à incendie arrosaient déjà les façades des bâtiments adjacents et un soldat

du feu, lourdement équipé, escaladait péniblement la grande échelle pour s'attaquer aux flammes qui rugissaient hors des décombres du dernier étage. Le vent empêchait les pompiers de dresser un rideau d'eau pour les protéger de la chaleur. Impossible de s'approcher davantage. La priorité était de circonscrire l'incendie, et surtout de s'occuper de la centaine de blessés, criblés d'éclats de toute sorte, dans la rue.

Le quartier donnant sur le Palais-Royal fut totalement bouclé en quelques minutes. Les secours avaient rassemblé les blessés, nombreux en cette heure de midi, dans une grande tente blanche dressée sur place. Les premiers soins étaient donnés sur les lieux, et deux infirmiers triaient les victimes, redirigeant les plus atteintes dans les hôpitaux.

L'inspecteur Schaffner arriva un quart d'heure après l'explosion.

Au milieu du chaos, un peu en retrait d'une colonne Morris, un homme blond, corpulent, au visage rougeaud mitraillait la scène de son Reflex numérique Nikon.

Une étrange procession

Vernet-les-Bains, Pyrénées-Orientales

Été 1648

Les herbes hautes vibraient, brassées par un vent tiède en ce début d'été 1648. La petite Jeanne, sept ans, observait une chenille grimper le long de la tige d'une marguerite. Elle se demandait ce qu'elle ferait une fois parvenue au surplomb de la corolle. Le petit insecte s'approchait du sommet de la fleur et détacha le haut de son corps pour observer son entourage, se balançant de part et d'autre de ce qui à son échelle était un véritable tronc d'arbre.

L'attention de la petite fille fut soudain attirée par une vibration grave, un bruit sourd... Une chevauchée. Des moines, en habits tachés et déchirés qui contrastaient avec leurs chevaux magnifiques, débouchèrent de la forêt, l'un d'eux avait un coffre sous le bras. Ils descendaient de

l'abbaye... vers le vallon qui menait à la cascade Dietrich. La petite fille connaissait la forêt comme sa poche. Quand elle n'y braconait pas, ou ne cherchait pas de bois pour le feu à la demande de sa mère, elle y jouait avec d'autres enfants du hameau La Moixa.

Prudente, comme tous les gens de sa condition, elle resta baissée, cachée par les hautes herbes, le temps de laisser passer la cavalcade. En ces époques troubles, on lui avait inculqué depuis le plus jeune âge de se fondre dans la nature, de ne pas se faire remarquer, d'éviter le contact avec l'inconnu.

Lorsqu'elle n'entendit plus rien, elle se redressa, la chenille avait disparu.

Elle sortit du pré et se fit surprendre par une nouvelle troupe de cavaliers, des soldats du roi. Cette fois-ci, elle n'eut pas le temps de se cacher. L'homme de tête tira sur ses rênes, faisant se cabrer son cheval, manquant d'écraser la fillette.

— Petite, as-tu vu des cavaliers passer avant nous ? Vers où sont-ils allés ?

Elle se dit qu'ils n'avaient qu'à suivre les traces au sol... Mais s'ils étaient tellement bêtes, elle n'allait pas les aider. Les soldats du roi n'étaient appréciés de personne dans les campagnes. Brutaux, faisant abus de leurs privilèges, ils tyrannisaient la population. Elle leur indiqua une direction plus à l'ouest, vers la vallée...

Sommeil protégé

Villa du plan de la falaise,
Lundi 2 février 2009, 8 heures

Emmanuelle dormait profondément, la bouche entrouverte, alors que le soleil, sporadiquement caché par les rideaux battus par le vent, caressait sa peau. Sa poitrine, en partie recouverte par les draps, se levait et s'abaissait à un rythme lent, hypnotique. Les particules de poussière

dansaient dans les rayons de lumière. J'étais tiraillé entre l'envie de me lever pour chercher un appareil photo et immortaliser le magnifique tableau qui s'offrait à moi, et le désir de ne pas en perdre une miette. D'autant plus que le moindre mouvement risquait de tirer ma bien-aimée de son sommeil. Nous avons dormi profondément, les baies vitrées largement ouvertes, donnant sur la forêt qui s'étendait à nos pieds. La température de la nuit était juste idéale, par opposition à la chaleur brûlante de la journée.

Le visage de ma bien-aimée m'emplissait de bonheur, mais je m'interrogeais quant à l'avenir.

Nous avons, après plusieurs tentatives avortées, réussi avec l'aide d'Ihem, à faire venir sur le même plan le terrible tueur en série la *Mâchoire*, le soustrayant ainsi à toutes les convoitises, tant celles du monde du crime organisé que celles des services secrets.

La *Mâchoire*, de son vrai nom : Michel Suliac, était assigné à résidence dans notre plan, dans un chalet perché sur un immense plateau, un peu comme notre montagne falaise, sans aucune issue, mais bien plus vaste. À pied, elle représentait plusieurs jours de marche de circonférence. En outre, il ne disposait plus de son arme, la terrible *Mâchoire*, et l'utilisation des Portes des mondes lui avait été bloquée depuis ce plan. Nos guides nous avaient assuré que la distance séparant nos demeures était largement supérieure à l'éloignement maximal physique que l'on pouvait trouver entre deux points « sur Terre ». Même s'il parvenait à désescalader sa montagne, et s'il savait dans quelle direction se déplacer, il mettrait une éternité à nous retrouver. Mais je n'éprouvais aucune crainte à son égard.

Lors de notre dernier long entretien, nous avons, Michel Suliac et moi, réalisé que le destin avait joué avec nos vies de façon bien singulière. Enfants, nous nous étions croisés à l'hôpital, à l'âge de six ans, tous les deux pour des opérations bénignes. Sauf que Michel, lui, avait quitté la clinique traumatisé par la perte de sa cousine qui était dans la même chambre que nous et qui y décéda d'une hémorragie. Lors de notre discussion, en recoupant les éléments, nous confirmâmes la culpabilité du chirurgien qui était sous l'emprise de l'alcool, et qui dans un geste incontrôlé avait sectionné une artère, provoquant l'issue fatale. J'avais

même assisté, « décorporé », alors que j'étais sous anesthésie, à la terrible scène sanglante, et à la panique dans le bloc opératoire voisin du mien. Je ne réalisai que bien des années plus tard que ce ne fut pas un rêve mais bien une vision réelle de ce qui s'était produit à quelques mètres de moi !

Adulte, je croisai Michel, dans un refuge de haute montagne lors d'une course alpine. Mais sans le reconnaître.

Contrairement à Emmanuelle, la présence du tueur ne m'inquiétait pas le moins du monde, quelque chose d'autre m'angoissait, et je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. J'avais beau me raisonner, et me dire que nous étions tous à l'abri, hors du plan terrestre, rien n'y faisait. Une inquiétude sourde me taraudait.

Un soupir et une caresse sur ma joue me tirèrent de mes réflexions.

« Bonjour mon amour... », un petit sourire embrumé se nicha contre ma poitrine.

Un monde trop parfait

Plan de la falaise

Lundi 2 février 2009, 8 heures

La même température fraîche régnait autour du nouveau refuge de Suliac et de Cécile. Elle s'étira dans le lit, les muscles légèrement courbatus par sa très longue course de la veille. Elle avait couru plus de la moitié de la journée, explorant les environs de leur chalet. Les rayons du soleil se reflétaient dans le grand miroir face au lit et l'éblouirent quand elle s'assit. Elle passa la main sur la place à ses côtés. Elle était vide, les draps étaient froids, Michel s'était levé bien avant elle. Elle était inquiète, son insomnie et l'apathie qui gagnait son amant-ex-tueur angoissaient Cécile au plus haut point.

Elle se remémorait leur fuite depuis sa capture par les hommes de Durieux sous les yeux des services secrets à Gaillard, près de Genève. Avait suivi un sauvetage rapide, violent et inexplicable par Michel le

lendemain, alors qu'elle avait déjà été torturée pendant plusieurs heures, sans rien pouvoir révéler. Elle se promit de lui demander comment il avait fait pour la retrouver aussi rapidement.

Leur périple en camping-car, où elle avait été la plupart du temps allongée, incapable de poser les pieds par terre, totalement soumise à l'aide de Michel, l'abandon de leur refuge mobile au col de la Schlucht, dans les Vosges, alors que la police ou les services secrets venaient de retrouver leur trace, subsistait dans sa mémoire comme un étrange rêve à la frontière du cauchemar.

Du séjour dans la grotte de Suliac, seules des bribes de souvenirs lui restaient. Elle avait été fiévreuse, son corps se battant contre les œdèmes de ses pieds, suite aux tortures infligées par les hommes de Durieux. Enfin, l'effrayant constat que Michel ne pouvait pas rester plus de quelques heures à découvert, hors de sa grotte, avant que Durieux ne parvienne à le localiser. Ils avaient finalement été contraints de quitter leur antre, pourchassés par Durieux qui semblait avoir implanté un mouchard dans le corps de Michel, aidé encore de façon inexplicable par Marc, qui paraissait le connaître. Et cet homme grand au regard tellement fascinant, Ihem, qui avait immédiatement amadoué Spit, le chien de Michel, encore une étrangeté de plus dans la succession d'événements vertigineux.

Malgré les trois semaines qu'ils avaient déjà passées sur ce plan, elle se sentait en sursis. Physiquement, elle avait récupéré à une vitesse hallucinante. Une femme, aussi énigmatique qu'Ihem, lui avait appliqué les mains sur ses pieds, à l'instar des passes magnétiques que Michel lui avait faites lors de leur toute première rencontre, lorsqu'elle était tombée à VTT à proximité de son ancienne ferme. Cécile compensait l'incertitude angoissante de leur exil dans cette prison dorée par l'exercice physique. Grande sportive depuis son enfance, elle passait de nombreuses heures par jour à parcourir la campagne environnante en courant, abattant quotidiennement la distance d'un marathon. Et pourtant elle n'était jamais tombée sur une route, un chemin, un quelconque signe de vie humaine autre que leur petit chalet perdu au milieu de cette nature parfaite et pure. C'est d'ailleurs ce qui la frappait chaque matin au réveil : l'odeur. Une odeur d'air pur, piquant, vivifiant, exempt de

toute pollution, qui envahissait son corps. Cet indice matinal était la première preuve qu'ils se trouvaient bien loin de leur point de départ, au minimum sur un autre continent, si ce n'est sur un autre monde.

Cela lui rappelait ses premières impressions lors de son voyage en Afrique, en sortant de l'avion à l'aéroport international de Ndjili à Kinshasa en République démocratique du Congo, en compagnie d'une de ses amies étudiante qui l'avait invitée à visiter son pays d'origine. La première chose qui l'avait frappée, c'était l'odeur, l'odeur capiteuse de la végétation foisonnante. Une odeur musquée lourde, puissante, vivante. Puis vient le choc de la couleur omniprésente de la latérite, cette terre rouge orangée, dont la poussière colorait tout le continent.

Ici, sur ce territoire inconnu, elle avait chaque matin la même impression de se trouver dans un ailleurs très, très lointain.

Spit, le chien de berger de Michel, un border collie, déprimait aussi. L'animal n'avait plus d'activité, alors que dans ses gènes était inscrit le besoin fondamental de s'occuper d'un troupeau. Cécile l'emmenait régulièrement dans ses longues expéditions. Mais de plus en plus souvent il préférait rester auprès de son maître apathique.

Cécile avait très vite réalisé que son salut mental résidait dans une discipline de fer. Elle n'était pas dans la situation d'un prisonnier qui ne dispose que de sa cellule, d'un parloir de temps en temps et d'une promenade quotidienne dans la cour. Elle s'imposa un rythme et un programme sportif régulier, bien chargé pour s'occuper le corps et surtout l'esprit.

Elle s'habilla d'un fuseau trois-quarts, d'un tee-shirt à manches longues, mit deux petites bouteilles d'eau, deux tranches de pain et un bout de fromage dans un petit sac à dos.

Comme toujours depuis trois semaines, elle demanda à Michel s'il voulait l'accompagner, lui proposant de marcher au lieu de courir, et comme à chaque fois il déclina son offre.

Aujourd'hui encore, Spit hésita à la suivre, de plus en plus attaché à son maître depuis qu'il ressentait son état dépressif. Mais Michel, assis sur un tronc d'épicéa couché à une cinquantaine de mètres du chalet dans le pré, le même que tous les jours, le congédia d'un geste las :

— Va avec elle, Spit !

—Tu devrais venir avec nous, insista Cécile, tant qu'on n'aura pas exploré ce qui nous entoure, tu ne sauras pas si on est véritablement coincés ici.

—Ils m'ont enlevé mon arme, et ma capacité à me transporter par les Portes des mondes... Nous n'avons vu personne depuis plusieurs jours. La nourriture arrive comme par magie dans notre frigo et notre garde-manger, je me demande même si nous ne sommes pas anesthésiés, ou hypnotisés. Est-ce que tout cela est même réel ?

Suliac se leva, écartant les bras.

Le géant désarmé, inactif pour la première fois depuis sa plus tendre enfance, attendrissait Cécile. Elle avait appris de sa bouche les aveux quant à ses penchants sadiques, meurtriers extrêmes, mais elle avait compris qu'il en était conscient, et qu'il ne savait pas comment s'en sortir. En outre, son étonnante empathie envers les enfants, et le côté justicier qu'il avait développé, l'avait en partie racheté à ses yeux. Elle-même subissait quotidiennement le dilemme d'être amoureuse d'un terrifiant tueur en série, mais elle avait appris à connaître d'autres facettes de sa personnalité, tellement humaines, trop... Et depuis que Durieux, le mafieux niçois, l'avait fait enlever pour qu'elle serve d'appât afin de capturer Suliac, leurs destins étaient inexorablement liés.

—Je parie que si je me blesse, je ne souffrirai pas !

—Tu n'es pas sérieux ? Tu ne sens rien ? Ce monde est réel, Michel ! dit-elle en tapant du pied. Il est simplement différent.

—Il est doux, trop doux. La température est idéale, le temps est magnifique depuis qu'on est là, tout cela est trop beau, tu ne crois pas ?

Il la repoussa doucement, et avec une lenteur fascinante, il ramassa deux pierres, les claqua violemment l'une contre l'autre. Puis, sous les yeux horrifiés de Cécile, paralysée par ce qu'elle ne voulait pas voir, il s'entailla profondément le creux de la main. Il eut un air étonné, grimâça, leva les yeux vers elle encore plus désespéré et ajouta :

—Étonnante, cette illusion, elle brûle même !

Et il s'éloigna de Cécile vers leur maison, ne refermant même pas son poing, laissant une traînée rouge derrière lui.

—Michel ! cria-t-elle, qu'est-ce que tu fais ? Il faut te soigner !